



HAL
open science

De l'audition à la pratique de l'écriture lecture

Alain Trouvé

► **To cite this version:**

Alain Trouvé. De l'audition à la pratique de l'écriture lecture. Gladieu, Marie-Madeleine; Trouvé, Alain. Voir et entendre par le roman, 4, ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.103-116, 2010, Approches interdisciplinaires de la lecture, ISSN 1771-236X, 978-2-915271-35-5. hal-03000350v1

HAL Id: hal-03000350

<https://hal.univ-reims.fr/hal-03000350v1>

Submitted on 11 Nov 2020 (v1), last revised 13 Mar 2024 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

De l'audition à la pratique de l'écriture lecture

Dépassant provisoirement la perspective du roman, je propose ici quelques réflexions sur l'implication du sens auditif dans l'acquisition du langage, à la lumière d'essais plus ou moins récents. Michel Arrivé, dans son dernier ouvrage¹, attire l'attention sur ce texte étonnant et important de Freud : *Contribution à la conception des aphasies*, un livre qui date de 1891 mais qui ne fut traduit en France qu'en 1983 en raison du refoulement que lui fit subir son auteur.

De son côté, Arrivé (*Le Linguiste et l'inconscient*, 2008) interroge la connexion entre sa discipline, la linguistique, et la psychanalyse, ce qui l'amène, entre autres, à rencontrer Lacan et son célèbre aphorisme « l'inconscient est structuré comme un langage ». Au passage, d'autres théoriciens comme Jakobson se trouvent aussi convoqués.

*Contribution à la conception des aphasies*²

Pour appréhender le texte de Freud, j'utiliserai la préface de Roland Kuhn (neuropsychiatre suisse, 1912-2005), puis un article de Ferdinand Scherrer, psychanalyste.

Il s'agit d'un texte de jeunesse que Freud ne voulait pas voir publié dans ses œuvres complètes, centrées sur la psychanalyse, texte charnière entre la pensée neurologique et la pensée psychanalytique. Freud voulut peut-être ensuite privilégier la coupure épistémologique entre psychanalyse et neuropsychiatrie, ce qui expliquerait son silence sur cette œuvre.

J'en extraierai tout de suite cette thèse majeure :

L'activité associative de l'élément acoustique se trouve au centre de la fonction du langage dans sa totalité. (p. 140)

¹ Michel Arrivé, *Le Linguiste et l'inconscient*, Paris, PUF, 2008.

² Sigmund Freud, *Contribution à la conception des aphasies* (désormais : CCA), [1891], Paris, PUF, 1983. Les citations renvoient à cette édition.

Kuhn mentionne à ce propos des travaux antérieurs de Freud sur le nerf acoustique. La psychanalyse est elle-même encore fondée sur l'écoute (*medicina ex auditu*).

Vogel, autre commentateur de Freud, écrit en 1954 : « Il faut admettre que nous exerçons les différentes fonctions du langage par les mêmes voies d'association selon lesquelles nous les avons apprises »³. Ce qui rejoindrait la rêverie d'un Pascal Quignard sur le rapport primitif à l'audition réactivé par l'expérience littéraire⁴.

Selon Roland Kuhn,

Freud a incontestablement fait un pas important comme précurseur d'une recherche qui confirme de façon étrange la grande importance de la sphère acoustique pour le développement du langage et la compréhension des aphasies (Préface, p. 17).

Quel est le propos du livre ? Freud développe un dialogue critique avec la thèse neurologique fondée sur une localisation dans le cerveau d'aires du langage (principalement le corticocentrisme de Meynert). Il expose une conception dynamique et fonctionnelle plutôt que statique des faits psychiques, au prix d'une sorte de dialectique :

Il nous semble maintenant que l'importance du facteur de localisation pour l'aphasie a été exagérée et que nous ferions bien de nous occuper à nouveau des conditions fonctionnelles de l'appareil du langage (p. 155).

On passera sur les considérations d'ordre purement neurologique qui occupent les cinq premiers chapitres et l'on s'arrêtera sur quelques pages du sixième chapitre décrivant la « structure de l'appareil du langage » (p. 122-129). Au début de ce chapitre, Freud écrit encore : « toutes les aphasies sont fondées sur une rupture d'association, c'est-à-dire de conduction » (p. 117), ce qui rejoint l'idée d'une conception dynamique du langage, à base d'interactions.

La démonstration va s'articuler autour du *mot*⁵ comme unité de base de la fonction du langage, « une représentation complexe, composée d'éléments acoustiques, visuels et kinesthésiques »⁶.

³ Paul Vogel, *Zur Aphasielehre Sigmund Freuds*, Misch. F. Psych. U. Neur., vol. 128, 1954, p. 262 (cité par R. Kuhn, Préface, *op. cit.*, p. 12).

⁴ Voir *supra*, « Lire le roman : entre comprendre et percevoir ».

⁵ Sur le mot, une parenthèse qui ne vaut que pour la langue française : Arrivé rappelle après Lacan, que *mot* vient du latin populaire *motum*, altération du bas-latin *muttum* (= grognement, son émis), avant de prendre le sens contraire dans ses emplois négatifs : ne souffler mot ; *motus* = silence). Sur cette structure oxymorique, Arrivé cite encore la formule d'Adolphe Ripotois (1914-1954) « Le mot, c'est la mort sans en avoir l'R. » (Arrivé, *op. cit.*, p.32)

⁶ *Le Grand Robert* propose la définition suivante : Kinesthésie : psych. « Sensation interne du mouvement des parties du corps assurée par le muscle (sensibilité profonde des muscles) et par les excitations de l'oreille interne. « Le terme kinesthésie désigne aussi bien la perception des déplacements des différentes parties du corps les unes par rapport aux autres que celle des déplacements globaux du corps » (*La Recherche*, nov 1974, p. 990). Un article du Listening Centre de Toronto (« L'intelligence kinesthésique et l'oreille », *The Little Accorn*, 1998, Devika Eifert) souligne pour sa part la « vitale et fascinante relation avec l'oreille », spécialement l'oreille

Freud évoque ensuite les quatre composantes de la représentation de mot :

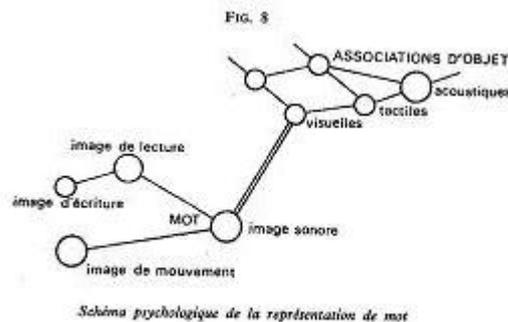
On cite en général quatre composantes de la représentation de mot : « l'image sonore », « l'image visuelle de la lettre », « l'image motrice du langage » et « l'image motrice de l'écriture ».

Il va compliquer le schéma en montrant que le mot est pour nous doublement déterminé :

Nous apprenons à parler en associant *une image sonore verbale* à *une sensation d'innervation verbale* [côté du mot entendu]. Lorsque nous avons parlé, nous sommes en possession d'une *représentation motrice de langage* [versant de la production verbale] (p. 123)

On relève encore d'intéressantes remarques sur le mécanisme de la parole et de la lecture (p. 124-125), sur la disjonction de la lecture visuelle ou oralisée et de la compréhension. On peut lire en vérifiant la correction du signifiant sans s'attacher au sens et inversement.

Le schéma de la page 127 revêt un intérêt tout particulier.



Il montre la double connexion, sonore dans un sens et visuelle dans l'autre, entre la sphère du mot (image sonore, image de lecture, image d'écriture, image de mouvement) et la sphère de l'objet ou des associations d'objet (visuelles, tactiles, acoustiques, etc.) :

La représentation de mots est reliée à la représentation d'objet par son extrémité sensible (au moyen d'images sonores) (p. 128)

Le commentaire inscrit en légende mérite aussi une attention spéciale : la représentation de mot serait close, la représentation d'objet serait ouverte. Il y aurait donc une forme de finitude dans l'énoncé linguistique, quelle que soit sa richesse, à opposer au caractère inépuisable de l'objet, source de nos perceptions, en tant qu'il appartient au réel hors langage.

interne, de l'intelligence kinesthésique, celle qui nous aide à nous tenir dans l'espace et à « fonder notre perception de « soi » comme séparé ou distinct de notre environnement tout en faisant partie de lui ».

L'article souligne le va-et-vient, dans l'acquisition du langage, entre le matériau verbal orienté vers la symbolisation et certains correspondants dans le réel, nommés « objets » :

Le mot acquiert sa signification par la liaison avec la « représentation d'objet » si du moins nous limitons notre raisonnement aux substantifs. (p. 127)

Notons enfin que Freud aboutit à une classification en trois sortes d'aphasie : l'*aphasie verbale* qui ne touche que la production du signifiant, l'*aphasie asymbolique*, caractérisée par l'incapacité à associer un signifiant et un signifié, l'*aphasie agnosique*, qui consiste à ne pouvoir mettre en correspondance un signifié et la reconnaissance d'un objet.

Ceci implique trois niveaux d'analyse du fonctionnement du langage et non deux, comme dans la philosophie analytique (Wittgenstein, Goodman) qui assimile le processus de symbolisation langagier à un mécanisme de dénotation à l'infini. Dans la vision binaire un mot renvoie à d'autres mots qui sont eux-mêmes décrits par d'autres, la prise en compte d'un réel hors langage est jugée métaphysique. La composition ternaire prépare une certaine convergence avec les descriptions de Jakobson.

Scherrer souligne l'analogie entre l'hystérie (forme de névrose) et l'aphasie asymbolique. Les deux notions sont travaillées en parallèle par Freud ; dans les deux cas, il y a paralysie, rupture entre le signifiant et le signifié ; dans le cas de la névrose hystérique le symptôme (signifiant de substitution) vient prendre la place du symbole (signifiant refusé par refoulement du signifié). De même, il y aurait analogie entre l'agnosie et l'hallucination⁷.

Pour récapituler sur l'article de Freud, soulignons les points suivants : l'apprentissage du langage se fait par liaison sonore entre représentation de mots et représentation d'objets, certainement à travers de multiples formes intermédiaires d'ajustement des mots aux situations vécues. La perception (kinesthésique) du langage entendu participe de la reconnaissance de la différence entre soi et les autres ; donc de la conscience de soi et de la construction identitaire.

Pour illustrer ce lien entre audition et identité par distinction entre soi-même et autrui, j'évoquerai sur le mode négatif une curiosité littéraire : la dernière page de *La Défense de l'infini*, vestige du roman absolu rêvé par Aragon dans les années 1920. Refusant la structure romanesque ordinaire, le *Projet* remis à l'éditeur en 1926⁸ montre l'esquisse d'une narration multiforme, croisant les histoires de divers personnages. Chacune des lignes narratives semble avorter, mettant à mal le processus de construction identitaire traditionnellement prêté au

⁷ Ferdinand Scherrer, « S. Freud est-il l'auteur de l'article *Aphasie* (1888) ? », *Essaim*, n° 9, 2002, p. 165.

⁸ Sur *Le Projet de La Défense de l'infini* remis en 1926 au mécène Jacques Doucet en vue d'une édition, voir Aragon, *La Défense de l'infini*, édition Lionel Follet, Paris, Gallimard, 1997, p. 531.

héros et vécu par procuration par le lecteur. Or la dernière page du *Projet* évoque Ménière, spécialiste des troubles de l'oreille interne... :

Ménière, pauvre médecin, tu n'as pas perdu tout à fait ta vie, puisque, comme l'Amour, Nicot et le divin Marquis, tu as su attacher ton nom à un vertige. L'univers tombe suivant les trois directions de l'espace. Alors commencèrent les fantasmagories⁹.

Où l'on voit aussi que le vertige identitaire et la perturbation de l'audition des objets ont pour corollaire l'envahissement du sujet par la perception hallucinatoire : « les fantasmagories »...

« De la relation entre signes visuels et auditifs »¹⁰

Quel lien établir entre les textes de Freud et de Jakobson ? Remarquons au passage que les deux volumes des *Essais de linguistique générale* datés de 1963 et 1973 pour leur traduction française sont antérieurs à la publication du livre de Freud dans notre langue. On notera d'abord un intérêt commun pour les aphasies.

Jakobson leur consacre un premier essai en 1956 : « Deux aspects du langage et deux types d'aphasies »¹¹. Ces deux types sont des aphasies de commutation ou de concaténation, de similarité ou de contiguïté, en relation avec les axes paradigmatique et syntagmatique dont Jakobson reprend l'idée à Saussure. Troubles de la similarité : le sujet ne peut commencer un énoncé, sélectionner sur l'axe paradigmatique le terme adéquat ; il peut continuer un énoncé en ajoutant à un thème donné des prédicats. Troubles de la contiguïté : au contraire, il ne parvient pas à enchaîner des prédicats à un thème. Jakobson met en relation ces deux fonctionnements de la parole avec les pôles métaphorique et métonymique du langage, le premier plus impliqué dans la poésie, le second dans la production d'une littérature réaliste à visée référentielle.

Il a lu Freud dans sa traduction anglaise *On Aphasia* (Londres, 1953), ouvrage cité une fois¹². Il semble l'avoir lu rapidement et ne le retient que pour illustrer l'aphasie de commutation. S'il y a entre Freud et lui un dénominateur commun c'est sans doute Jackson, « le premier à distinguer et à accentuer l'aspect linguistique de l'aphasie » :

⁹ Aragon, *La Défense de l'infini*, « Le Projet de 1926, édition citée, p. 99. À noter que par sa formation de médecin, l'écrivain Aragon connaissait bien la maladie dite de Ménière, trouble de l'oreille interne.

¹⁰ Roman Jakobson, « De la relation entre signes visuels et auditifs », *Essais de linguistique générale*, II, IV, Paris, Minuit, 1973, p. 104-112..

¹¹ Roman Jakobson, « Deux aspects du langage et deux types d'aphasies », *Essais de linguistique générale*, I, II, Paris, Minuit, 1963, p. 43-67.

¹² « Deux aspects du langage et deux types d'aphasies », *op. cit.*, p. 51.

Les remarques de Jackson sur les jeux de mots, rêves et troubles du langage comme diverses formes d'une « diplopie [vision double] mentale » figurent parmi celles de ses nombreuses idées qui ont devancé son époque.¹³

Or Jackson est parfois considéré comme le « mentor de Freud dans l'étude de l'aphasie »¹⁴. Le concept de *dis-involution*, forgé par Jackson en opposition à celui d'*évolution*, aurait inspiré la *régression* freudienne. Mais Jakobson emprunte aussi à Luria, neurologue russe que Freud ne semble pas avoir lu.

L'article « De la relation entre signes visuels et signes auditifs » date de 1964. Jakobson s'y livre à une comparaison entre peinture et musique. Le point de départ en est la critique soviétique adressée à la peinture abstraite. Jakobson va faire la critique de la critique. Le côté non mimétique de la peinture abstraite est moins bien accepté que pour la musique, « non essentiellement mimétique ». En revanche « seule une part insignifiante des bruits qui nous entourent est perçue par notre conscience et reliée à une image concrète » [donc mimétique ?] (p. 105).

Jakobson utilise pour sa démonstration la classification des signes selon Peirce en *index*, *icônes*, *symboles*. Chaque signe met en relation un *signans* [équivalent du signifiant] et un *signatum* (à rapprocher du signifié). L'*index* associe *signans* et *signatum* par une « contiguïté effective, existentielle » ; l'*icône* par une ressemblance effective ; le symbole « en vertu d'une loi », cette loi « repose sur une contiguïté artificielle, apprise, acceptée, usuelle » (p. 106). Toutefois chacune des trois catégories repose sur une « hiérarchie » de propriétés, plutôt que sur une propriété unique. Ainsi la peinture use d'icônes symboliques, même quand elle paraît chercher un rapport mimétique : la ressemblance est fondée sur un apprentissage. Notre tendance à réifier les signes visuels explique les réticences vis-à-vis de la peinture abstraite.

Jakobson interroge aussi l'opposition entre perceptions visuelles et perceptions auditives. Les unes mettent en jeu l'espace, les autres le temps. Mais le « dogme de la linéarité » s'applique imparfaitement à la musique comme au langage verbal qui jouent également de la perception simultanée d'un accord entre les sons successivement émis.

Jakobson se réfère aux travaux de Luria sur l'aphasie, travaux qui distinguent deux catégories : les désordres de la simultanéité et les désordres de la successivité. Les uns mettent en jeu l'axe paradigmatique, les autres l'axe syntagmatique ; cette distinction a nourri l'essai du Livre I. Jakobson applique ces concepts aux arts visuels et donc à la perception du tableau. Le trouble de la

¹³ *Essais*, II, I, p. 63.

¹⁴ Selon E. Stengel (*Die Bedeutung von Freud's Aphasiestudie für die Psychoanalyse*, *Psyché*, vol. 2, p. 17-24). Voir à ce sujet CCA, Préface, *op. cit.*, p. 24.

perception d'un tableau ne repose pas seulement sur un dysfonctionnement de la simultanéité. La perception en est d'abord successive : nous progressons pas à pas dans le tableau avant de l'embrasser comme totalité (p. 110). Inversement, la parole est à la fois séquentielle et simultanée : un fait séquentiel se transforme en structure synchrone. De plus, dans la compréhension d'un énoncé, la séquence est changée en co-incidence.

Jakobson en vient à nuancer la théorie de Lessing qui dans *Laocoon* (1766) opposait les arts de l'espace comme la peinture aux arts du temps (littérature, musique...). Il s'appuie sur les travaux d'un autre allemand, Herder (1744-1803), pour qui « un art fondé seulement sur la suite (*Zeitfolge*) est impossible » (p. 111).

Ce qui le ramène au débat sur l'art abstrait :

le caractère transmutatif de l'art abstrait, qui transgresse de force la frontière existant entre la musique et les beaux-arts, ne peut être condamné comme une tromperie décadente, perverse ou dégénérée (p. 112).

Langage écrit, peinture abstraite sont deux superstructures, des modèles secondaires.

L'intérêt de cet article est donc de dépasser les oppositions simplistes et les classifications trop rigides par la reconnaissance de critères mixtes : combinaison des critères dans le système peircien, combinaison des critères de simultanéité et de successivité dans le langage verbal, art de l'espace et du temps.

*Le Linguiste et l'inconscient*¹⁵

L'essai de Michel Arrivé permet de prolonger les pistes précédemment ouvertes. En voici seulement quelques points saillants.

Mots et choses, inconscient et langage

Selon Arrivé, Saussure, à la différence de Freud (et de Jakobson) ne s'intéresse pas à la distinction entre le mot et la chose :

La sémantique du schéma freudien est une sémantique référentielle, à l'opposé de la sémantique non référentielle qui est programmée par Saussure (p. 36)

Le modèle saussurien serait binaire, par opposition au modèle ternaire Signifiant/ Signifié/ Référent. Arrivé note que Saussure parle quand même d'« image acoustique » du mot, mais ce n'est pas tout à fait la même chose que l'image sonore de Freud.

La question de la relation des mots aux choses et des mots entre eux se retrouve dans la proposition de Lacan selon laquelle « L'Inconscient est

¹⁵ Michel Arrivé, *Le Linguiste et l'inconscient*, Paris, PUF, 2008.

structuré comme un langage »¹⁶. Elle a suscité un vif débat entre freudiens. Certains, comme Green, considèrent que l'inconscient ne se rapporte qu'à des représentations de choses, d'où l'erreur de Lacan d'assigner une matière verbale à l'inconscient. Pour Lacan, il n'y a pas d'inconscient sans langage. Sa proposition est proche de celle des grammairiens Damourette et Pichon pour qui « Le système grammatical d'une langue baigne en grande partie dans l'inconscient »¹⁷. Arrivé la commente ainsi :

Les signifiants qui constituent ce langage n'ont avec les mots, objets du linguiste, d'autre rapport [...] que d'être structurés comme eux.¹⁸

« Structurés comme eux » : autrement dit, déchiffrables, selon un rapport signifiant/signifié. Ce qui ne veut pas dire que le mode de déchiffrement soit comparable à celui du langage ordinaire. Car dans l'inconscient les mots deviennent des mots choses. Les combinaisons s'effectuent autrement, à partir d'un brassage de la matière sonore des mots. Lacan reprend les explications de Freud sur le travail de rêve reposant sur les transformations imprimées à un contenu latent par un contenu manifeste. Il met en relation deux des composantes du travail de rêve – condensation et déplacement –, avec deux figures du langage : métaphore et métonymie.

Arrivé note au passage que, dans la formule « structuré comme un langage », *un langage* doit se comprendre comme *une langue*, en l'occurrence le français. Une partie de la démonstration de Lacan repose en effet sur la non coïncidence entre énoncé et énonciation mise en évidence à partir du *ne* explétif, spécifiquement français. L'idée de l'inconscient comme langue figurerait déjà chez Freud¹⁹. Y aurait-il autant d'inconscients que de langues ?

Saussure lacanien/ Lacan saussurien

Il existe pourtant un Saussure lacanien par anticipation : celui qui écrivit sur les anagrammes un texte analysé par Starobinski en 1964 dans un article du *Mercur de France*²⁰. Saussure détecte la présence d'un sous-texte latent ou *hypogramme* derrière les énoncés de poésie latine, sous-texte fondé sur la condensation de phonèmes disjoints dans l'énoncé manifeste. Selon Arrivé, Saussure pose ici l'inconscient de façon proche de l'inconscient lacanien bien qu'il ignore la notion de refoulement.

¹⁶ Formule avancée dans la conférence liminaire de son séminaire de 1965-1966 tenu à l'ENS ; texte repris dans *Ecrits II*, Paris, Le Seuil, 1966, rééd. Coll. « Points », p. 233.

¹⁷ Phrase reprise par Arrivé, *op. cit.*, p. 8.

¹⁸ Arrivé, *op. cit.*, p. 49.

¹⁹ Arrivé, *op. cit.*, p. 93.

²⁰ Jean Starobinski, *Les Mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris Gallimard, 1971. Voir aussi *AILL*, « Parcours de la reconnaissance intertextuelle », 2006, p. 14.

Lacan serait pour sa part saussurien sur deux points : la disjonction signifiant/signifié et l'arbitraire du signe. Il y logera sa théorie de la disjonction entre énoncé et énonciation, qui coïncide avec l'irruption de l'Inconscient dans la parole. Mais l'arbitraire du signe nous éloigne un peu de Jakobson qui a de son côté plaidé pour les catégories mixtes comme celle du mimétique-non mimétique.

Arrivé/ Freud/ Saussure/ Jakobson/ Lacan/ Khlebnikov...

On peut pour finir s'amuser à élargir la constellation en convoquant par exemple Khlebnikov, poète et mathématicien russe, mort en 1921, proche du groupe des formalistes russes auquel appartient Jakobson. On trouve chez Khlebnikov mention d'un *podtekst* (littéralement « *sous-texte* »). Elsa Triolet qui fait ici office de passeuse dans la langue française, langue qu'elle adopta pour écrire des romans à partir de 1930, traduit *podtekst* par *arrière-texte*²¹. Aragon dans *La Mise à mort*²² souligne le rôle joué par sa compagne dans l'introduction de cette notion et sa fécondité pour comprendre la profondeur du phénomène littéraire.

L'idée du *podtekst* paraît assez proche de l'hypothèse lacanienne. Dépassant le concept d'intertexte, qu'elle pourrait venir compléter, elle renvoie aux soubassements culturels inconscients et non immédiatement perceptibles de la création. Elle suggère par son composé spatial (sous/arrière) et linguistique (texte) qu'interfèrent en amont du texte produit toute une série de composants linguistiques et infralangagiers (sons et images).

Les textes analysés montrent donc tous la prépondérance de la dimension sonore du signifiant.

Quelle que soit l'importance de la coupure historique intervenue depuis quelques siècles entre lecture orale et lecture silencieuse, on peut envisager l'idée d'une dimension auditive du texte lu, toujours efficiente et seule garante d'un accès au sous-texte inconscient.

Dans ce que l'on entend, le partage ne semble pas aisé à établir entre l'imitation de sons « naturels » et la reproduction apprise de sons déjà culturellement codés.

²¹ Voir à ce sujet, Léon Robel, spécialiste de littérature russe : « Un destin traduit : *La Mise en mots* d'Elsa Triolet », in *Elsa Triolet, un écrivain dans le siècle*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 19-32.

²² Aragon écrit : « Le miroir sans tain des mots, nul mieux que toi n'en connais la nature, qui appelles ce qu'ils ne disent pas l'arrière-texte. L'arrière-texte est la chambre seconde où je ne puis entrer » (*La Mise à mort*, [1965], Paris, Gallimard, « Folio », p. 155).

Quoi qu'il en soit, cette dimension orale/auditive reste spécialement active dans la lecture d'un roman en raison de la connivence du genre avec le conte, comme forme narrative.

Alain Trouvé
Université de Reims